ANOM.org
Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

Souvenirs de mon Père

Adolphe Gatine

Commissaire Général de la République

Commissaire Général de la République

Commissaire Général de la République

à la Guadeloupe et Dépendances

en 1848.

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

# Les Voyages de la Liberté.

L'étrangère passait dans les ombres du soir,
Errant parmi les monts du vieux pays d'Homère.
— O femme, à mon foyer ne veux-tu point t'asseoir ?
— Le ciel est mon abri. — Que crains-tu ? L'étrangère
Ne maudit par chez moi le Sérail détesté.

— Sur les autels des Dieux parfois on me revère ;
Plus souvent on me hait : Je suis la liberté.

O Vieillard, dans le monde à peine ai-je un asyle.
Errant de climats en climats ;
Sans cesse je parcours l'univers qui m'exile ;
Et je n'ai point encor rendu tous mes combats.
On verra quelque jour, unis sous ma banniere
Tous les peuples du monde étonnés d'être frères.
Je leur promets cet âge d'or,
Quand ils auront brisé tour à tour leurs entraves,

Quand il ne sera plus de maîtres ni d'esclaves,

Mais ce beau jour est loin encor.

J'ai donné le signal, aux bords de la Tamise,

Et sur les créneaux de Windsor

Avec les Rois Bretons je fus bientôt assise.

Ces anglais opprimés dont je brisais les fers,

Eux-mêmes oppresseurs des riches Amériques,

Foulaient sous leurs lois despotiques

Vingt peuples reculés au fond des Vastes mers :

Je traversai d'un vol rapide

Ces mers qui n'avaient pas englouti leurs vaisseaux,

Et j'improvisai des héros

Aux Champs Sensylvaniens couverts de mon égide

Et du glaive de Washington !

Le glaive hélas ! a vengé ma querelle !

Des flots de sang répandus en mon nom

Rendront encor la liberté cruelle :

Ô douleur !..... Je reviens, le front ceint de lauriers

Et je frappai du pied le noble Sol de France :

J'arrivai triomphante, au milieu des guerriers

Qui naguère avec moi fondaient l'independance

Dans le climat ravi au Sceptre d'Albion.

Le vieux pays des Francs sur mes pas électriques

S'élança réclamant ses libertés antiques :

Ce fut le reveil du Lion.

Percé de sa dent vigoureuse,

Le monstre féodal tomba sur mes autels

Et la cause du peuple avec moi victorieuse

Proclama ses droits éternels.

Bientôt, il fallut fuir, lorsque la tyrannie

Foulant aux pieds ma Sainte loi,

Jeta sur la france asservie

Cent despotes au lieu d'un Roi.

Le Corse au milieu d'eux grandissait en silence;

Géant de gloire et de puissance,

Un jour, il put affranchir tout entier

L'univers dompté par la France!

Le César aima mieux se faire héritier

Des Rois vaincus et de la République;

Il dédaigna la couronne civique

Dont je paraîs le front guerrier.

Tandis que l'Europe en alarmes

Lui disputait le Sceptre universel,

Des flots du Rhin jusqu'aux mers d'Archangel

Retentissante au loin du tumulte des armes;

Je voilai quelque temps mon front baigné de pleurs.

Bientôt dans l'antique Ibérie

J'allai susciter des vengeurs,

Au nom sacré de la Patrie.

Patrie et Liberté! Du haut de l'Escurial

Je prononçai ces noms magiques
Et des guérillas fanatiques
Des moines ébranlaient le colosse impérial ;
Il s'écroula plus tard ; mais je combats encore
Dans ces beaux lieux tant regrettés du Maure.

J'ai triomphé du moine par delà l'océan ;
En courant j'ai fondé cent jeunes républiques ;
Des monts de Labrador aux flots de Magellan
Mon bras libérateur couvre les Amériques,
Et Bolivar au Castillan

a ravi pour jamais ses conquêtes antiques ;

Plus tard, je descendis aux champs napolitains,
Sur la terre italique, où coule encor le Tibre.
Parthénope ne fut pas libre,
Elle abaissa son front sous les fers des Germains.

Je volai fugitive aux villes des Hellènes.
O vieillard, ce beau nom fera tomber vos chaînes ;
Il a changé des Rajahs en héros,

Il fait pâlir vos stupides bourreaux
tremblans sur les débris de Sparte et d'Athènes.
J'ai déchaîné sur eux les lions de Souli ;
Et leur flasque criminel j'attachai leur complice :
Leurs yeux épouvantés, à l'heure du supplice,
Reconnaîtront le spectre et le poignard d'Ali.
Déjà j'ai secoué mes palmes immortelles
Non loin des lieux où gît Léonidas ;
Je vais chercher des victoires nouvelles
Aux murs du Parthénon, aux bords de l'Eurotas,
Dans les Cyclades blanchissantes,
Et sous l'acropole de Corinthe aux deux mers.

Peut être hélas, ces campagnes riantes,
Ces coteaux couronnés d'orangers toujours verts,
Ce toit hospitalier de ta jeune famille,
Par le fer furibond seront ensanglantés ;
Et peut être aujourd'hui ils traîneront ta fille .....
Vieillard, je punirai ces tyrans d'ébontés.
Leurs crimes désormais ont comblé la mesure ;
Ces cheveux blancs verront périr leur race impure.

» J'ai déchaîné sur eux les lions de Souli ;
» A leur flanc criminel, j'ai lié leur complice ;

« Leurs yeux épouvantés à l'heure du Supplice
« Reconnaîtront le Spectre et le poignard d'Alie. »

La Grèce alors sera libre et glorieuse.
Alors je reviendrai vers le Tibre aux flots d'or;
Alors j'y serai Victorieuse.
Les rois ne pourront plus arrêter mon essor:
En vain des dieux menteurs à la ville Eternelle
Ont promis d'éternels destins;
Moi seule je suis immortelle,
L'Oder engloutira les restes des Romains,

Je briserai sur mon autel antique
les aigles décrépites des Césars germaniques.
Puis visitant tous les peuples épars
des monts Caucasiens jusqu'aux frimats polaires,
au sein de l'empire des Czars
Ma voix proclamera les chartes populaires.

Peut-être quelque jour, portant mon étendard
par delà les steppes scythiques,
irai-je ensevelir les trônes asiatiques
au milieu des sables déserts;

Et rafraichir de mon passage

les Syrtes enflammés où jadis fut Carthage.

alors je régnerai ..... Reine de l'univers !

Phryné.

Phryné, n'approche pas ! Loin ta beauté fatale !
Je déteste l'amour qui m'attache à tes pas.
Poursuis dans l'Agora ta course triomphale
Et ne m'approche pas.

Les transports de mon cœur et ses nobles délires
Ne seraient point compris de ton cœur vil et bas.
Malheureuse, va fuir sur les pas des Satyres,
Phryné, n'approche pas.

Hier tu me vendis tes voluptés mensongères,
affreux plaisirs, plus froids, plus morts que le trépas !
Insipide adultère, amours cadavéreuses !
Phryné, n'approche pas.

Non, non reviens, Phryné ; ma Phryné que j'outrage,
Presse moi sur ton sein, que j'expire en tes bras :
Sauve toi point de bonheur..... va redoute ma rage,
Phryné, n'approche pas :

## Le Deuil

Les palmiers du Jourdain dépouillaient leur feuillage,
Pleurant la cité Sainte en proie à l'esclavage.
Cependant : Le Dieu fort abandonne Israël ;
Le temple n'entend plus l'hymne de l'Eternel ;
La Vierge de Sion éperdue et plaintive
A Suspendu sa harpe aux Saules de la rive,
Et fuyant les Soldats du farouche Vainqueur,

Va pleurer au désert la cité du Seigneur.

Ainsi l'ombre du deuil sur ces jours se déploie.
Ami, quitte un instant les plaisirs et la joie,
Et dans la pleur amer attends des jours meilleurs.
De la peine aux plaisirs, des plaisirs aux douleurs
Dans cette vie, hélas, l'homme passe sans cesse,
Et son deuil est d'un jour, comme son allégresse.
Il doit donc mépriser les caprices du sort,
Et relever son cœur, s'il peut céder d'abord.
Cependant, insensible au plaisir, à la peine,

L'homme rougirait-il de la nature humaine ?
À nos affections lors qu'arrachés soudain,
Nous voyons le bonheur fuir loin de notre main ;
Quand le cœur terrassé voit périr ses délices
Et se brise en tombant aux affreux précipices
Où la mort engloutit tout ce qui nous est cher,
Sans un pénible effort s'en peut-on détacher !.....
Pleurs nobles et pieux qu'un destin trop sévère
Arrache au triste fils séparé de son père,
Coulez..... Mais lors qu'enfin après un libre cours
Ils auront satisfait à l'auteur de tes jours ;
Dans ton cœur soulagé lors que de la nature

Du Sentiment enfin expirer le murmure ;
Songe alors que du ciel le glorieux héritier,
L'homme, dans son tropaze ne meurt pas tout entier :
Qu'il s'élance, en sortant des liens de la vie,
Au Séjour du bonheur, sa céleste patrie.
Doux espoir des mortels ! pensée consolateur !
L'homme atteint par la mort, de la mort est vainqueur,
Et son Dieu qui voulut l'exiler sur la terre,
Réserve dans les Cieux un prix à sa misère.
Ne pleurons donc pas ceux qu'en son sein paternel
Appelle par la mort la Voix de l'Eternel .....
Insensé ! qu'ai-je dit ? plus puissante et plus forte,

Sur tout en vain discours la nature l'emporte.
Les pleurs sont un besoin pour le cœur déchiré,
à sa douleur amère en ce moment livré.
Ah coulez, pleurs pieux qu'un destin trop sévère
arrache au triste fils séparé de son père.
O sagesse de l'homme, ô stérile discours !
gardez pour le heureux vos impuissans secours.

M

Monsieur Dobelin, Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Juge au Tribunal de Commerce de la Seine, Membre du Conseil Municipal de Boulogne et du Conseil d'Arrondissement de St. Denis & Madame Dobelin ont l'honneur de vous faire part du Mariage de Mademoiselle Léonie Dobelin, leur fille, avec Monsieur Ernest Demay, Avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation.

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée en l'Eglise St. Louis-d'Antin, le Mercredi vingt-cinq Juin, à onze heures.

Paris, 19 Juin 1862.

Traduction de Ronsard

—

La terre le coup va buvant ;
L'arbre la boit par la racine ;
La mer salé boit les vents,
Et le soleil boit la marine.
Le soleil est bu par la lune,
Tout boit, soit en haut soit en bas,
Suivant cette règle commune,
Pourquoi ne boirions nous pas ?

—

MM. Schroder Schyler

& Cie

quai des chartrons

87

Bordeaux

Faisons échange de binettes
La vôtre est parfaite, ma foi !
Quant à la mienne, est-ce bien moi ?
Le soleil gâte les poètes !....

V. Hugo

On dit partout avec éclat
Qu'il faut imposer les carosses
Exceptons le char de l'État,
Il n'est traîné que par des rosses.

1

Au clair de la lune
l'ombre du bâtard
gémit d'infortune
sur ce bloc vantard.
Duc, paix à ton âme!
Sans t'effaroucher,
permets la réclame
à Sire Foucher.

2

Colonne et grimoire,
y compris ces vers,
Diront votre gloire
à titres divers.
L'un, ce fut Guillaume,
dans sa large main
a pris un royaume,
et l'autre un chemin.

=

c'est peu des pilastres
qu'il s'érige ici ;
Le chemin des astres,
il le prend aussi.
On a vu naguère
son illustre nom,
bien loin de la terre
voler en ballon.

4.

Dans la nuit des âges,
Rollon obscurci,
de tous ces tapages
n'ayez nulle souci.
Au bord de la Dive,
ce n'est pas du neuf,
grenouille chétive
veut singer le bœuf

Ô néant de nos biens qu'un souffle met en poudre !
Beau lys si plein de sève et brisé par la foudre,
Doux fantôme qui fus tout cœur et tout amour,
Chère ombre évanouie, est-ce donc sans retour,
Et faut-il rester pour le pleurer, chère ombre !
Tu nous faisais radieux le jour, s'il était sombre
Dans la nuit tu semais un rêve triomphant ...
Dieu n'a-t-il pas permis l'orgueil de nos enfants ?
Tu me suivis au loin, sous tes voiles agiles,
ange libérateur apparu dans les îles,
C'est toi qui traversais la nef au gouffre amer,
image de Marie étoile de la mer !
La vie, autre Océan, nous garda ses rafales ...
Tu fus le songe ailé des heures matinales,
La fleur qui vit un jour, le dernier pâlissant,
Tu remontas, chère âme, ainsi qu'un pur encens.
Joie et tendresse de tous, tu fus mère et martyre
Ô mystère où le cœur s'abîme et se déchire !
Seuil de l'Eternité qui s'y laisse entrevoir,
Ces tombes ne sont pas le néant sans espoir.

=

Chant Elégiaque.

Un jeune amant pleurait; plaintif et Solitaire,
Il Contait Son malheur à la nature entière;
L'écho répondait Seul aux accents De Sa voix,
Et Sa douleur amère,
Indifferente au ciel, attendrissait les bois.

# Les noces de Lydie et Chéonis.

C'était vers le printemps, l'amante de Céphale
A peine commençait sa course matinale ;
Après un court sommeil Lydie ouvrit les yeux.
« Le voici, le beau jour, dit-elle, jour glorieux,
« Le plus beau de ma vie !..... » Et sa pensée errante
Sur ses lèvres laissa la parole expirante.
Un trouble involontaire agitait doucement

Ses esprits occupés d'un prochain Changement.
Son cœur battait plus vite, et sa main toute émue
Semblait interroger cette ardeur inconnue,
Ce trouble tour à tour aimable et redouté.
Son pied d'ivoire au bord de la couche arrêté
hésitait à descendre..... Ô Charmante rêveuse,
Ne sondez plus ainsi votre âme nébuleuse;
Le mystère bientôt finira; hâtez vous;
Vos compagnes que presse un impatient époux
S'en vont vous revêtir de vos habits de fête.

Par leurs soins empressés Lydie est déjà prête.

L'ambre pur et le nard parfument ses cheveux ;
Un bouquet virginal se mêle aux beaux nœuds ;
Le lin frais et plus blanc que la neige éclatante,
Le lin seul a formé sa parure élégante :
En tunique légère il ceint son jeune flanc ;
Il tombe de son front en replis ondoyants,
Brillant voile aérien que sur son sein d'albâtre
Agitera bientôt le zéphyre folâtre.

On descend. Cléonice l'attendait.
« Chère épouse, dit-il, combien il me tardait

" De te revoir enfin, après la nuit entière !
" Ô combien de mes vœux j'ai hâté la lumière
" Trop lente mille fois au gré de mon amour !
" Pouvait-il commencer assez tôt ce beau jour !
" Je vais donc être à toi, Chère âme de ma vie,
" Epouse de mon choix, ô ma douce Lydie !
" Nous serons l'un à l'autre et l'heureux Cléonis
" À chaque instant du jour verra tes traits chéris,
" Pressera sur son cœur le cœur de son amante,
" Epanchera sa vie et son âme brulante
" Dans ton sein adoré pressé contre mon sein.
" Quel sort, ô ma Lydie, et quel glorieux destin

« D'enchainer à tes jours mon existence entière !

« Chère épouse, ma Sœur, ma maîtresse, ma mère,

« Je dirais tous les noms les plus Chers à mon cœur

« avant que mon amour t'exprimât Son ardeur,

« Ah ! S'il peut croître encor, ce jour le renouvelle,

« Jamais à mes regards tu ne parus plus belle,

« Jamais à Cléonice ton Visage Serein

« n'a Souri plus Charmant, plus doux, que ce matin. »

Cependant Philotas assemblait Sa famille.

« Il en est temps, dit-il, Il faut partir, ma fille. »

Lydie et Chloris suivirent Philotas
Parmi les flots du peuple accourus sur leurs pas.
" Qu'il est doux de suivre à sa jeune maîtresse ! "
Répétaient les amans mêlés parmi la presse.
" Demain, disoit l'un d'eux, oui demain à mon tour
" Cymète de sa main paîra mon tendre amour. "
Un autre s'écrioit : " Si d'un injuste père
" Nous pouvions, ma Claire, apaiser la colère,
" Nous aussi de l'hymen formerions les doux nœuds.
" Mais ton père maudit nos amours malheureux. "
Parmi les chants d'hymen et les hymnes de gloire
Le cortège bientôt entra dans le prétoire.

» Magistrat, nous venons répéter devant toi
» les Serments qui nous ont engagé notre foi.
» Veuille les recevoir dans tes mains paternelles ;
» Consacre nos amours, nos flammes mutuelles ;
» Fais un Couple d'époux de ce couple d'amans. »
Et le peuple autour d'eux avait cessé ses chants ;
Et ces jeunes amans attendaient en Silence,
Les bras entrelacés, en Signe d'alliance.

Le ministre de la loi : » approchez mes enfans.
» Avez-vous de vos cœurs consulté les penchans ?
» Votre Choix seul a dû fixer vos destinées.

" La nature maudit ces tristes hyménées
" Que j'ai vu trop souvent commencer dans les pleurs
" Et durer au milieu des amères douleurs.
" Les deux parts d'un même être, autrefois séparées,
" Errant aveuglément dans le monde égarées ;
" Et leur seule rencontre unies étroitement
" L'amante que le ciel forma pour son amant,
" Les cœurs prédestinés dont la toute puissance
" Avait avant le temps mérité l'alliance,
" Divisés et souffrans sans ce rare concours ;
" Mais par lui bienheureux et s'aimant à toujours.
" L'une et l'autre appelés à ce bonheur suprême,

„ Retrouvez vous ainsi la moitié de vous même ? „

„ Oui, reprit Cléonice, les yeux brillans d'amour ;

„ Nos cœurs se sont saisis, enchaînés sans retour. „

Et Lydie élevant sa timide paupière,

Par un tendre regard semblait dire, oui, mon père.

„ Heureux amans ! époux plus fortunés encor,

„ L'hymen que vous formez n'aura que des nœuds d'or. „

Il dit, et prit leurs mains de plaisir frémissantes,

Sur le livre des lois les joignit palpitantes,

Puis reçut leurs sermens et répéta trois fois :

" Enfans, je vous unis, au nom de Sainte Foi. "

" Votre amour mutuel, mieux que ma voix morale,
" Vous dira les devoirs que l'hymen vous impose.
" Ils seront, j'en suis sûr, vos plaisirs les plus vrais.
" A vos premiers sermens fidèles à jamais,
" Vous ne brûlerez pas d'une flamme adultère;
" Jamais n'approcherez de la couche étrangère.
" Prêterez l'un à l'autre assistance et secours,
" Et sous le même toit vous passerez vos jours.
" Chacun protégera votre épouse timide;

" Soumise à votre empire et vous prenant pour guide,
" Sur un juste retour elle a droit d'exiger
" Un appui protecteur, quand viendra le danger.
" De la force dont l'homme a reçu le partage
" Tel est, ô Cléonice, le plus glorieux usage.
" Enfin, lors que le ciel secondera vos vœux,
" Dans vos bras paternels recevrez vos enfans
" Et les présenterez aux baisers de leur mère,
" Sur eux ferez pleuvoir la manne nourricière,
" Formerez leur jeune âge aux nobles sentimens,
" Eveillerez en eux le germe des talents,
" Verserez dans leur cœur l'amour de la patrie,

» Leur ferez adorer la Liberté Chérie.

» Car tels sont de la loi les Saints Commandements.

» Allez, heureux époux, allez, heureux amants. —

Rois: tous s'écriaient, partageant leur ivresse;

» Que il est doux de servir à sa jeune maîtresse! »

Mais du temple déjà l'autel est préparé;

Jeunes époux, courez vers le parvis sacré. —

Là, de nouveaux serments reçus par le ciel même,

Sur le parjure époux appellent l'anathème.

Là, tous deux prosternés au pied des Saints autels,

Firent au Dieu Vengeur ce Serment Solennel.

„ Ah, disait Cléonice, fallait-il, Dieu terrible,

„ menacer de ta foudre un parjure impossible!

„ J'allais associer à ton bonheur divin

„ mon amante exposée aux respects du humains!

„ Ce Celeste regard, si tendre et si pudique,

„ Ce Voile Virginal et cet air angélique,

„ Ce Saint lieu, tout me trompe: enivré de bonheur,

„ Eblouï, j'ai cru voir l'épouse du Seigneur! „

Le couple fortuné Sortit du Sanctuaire.

Lydie, en retournant au logis de son père

Disait à son époux : " Nous l'avons serré

" Ce nœud d'or de l'hyman, ce nœud tant désiré !

" Cher amant, je succombe à l'excès de ma joie. " —

" O transport délicieux où mon âme se noie,

" O puissance du ciel, sécrait Cléone,

" Quand de félicité m'était-il donc permis ! "

Mais le Roi du festin, la tête couronnée :

" Chers amis prenons place au banquet d'hymenée.

" L'amour, ce fol enfant charme notre printemps ;

„ Mais bacchus après lui réchauffe nos vieux ans
„ honneur donc à Bacchus qui chasse la tristesse
„ Et ramene les ris au front de la vieillesse !
„ Couchés parmi les fleurs et parfumés de nard,
„ Dans le cristal brillant épanchons le nectar :
„ Ce pere de la treille offrons en les prémices,
„ Enfans, vous lui devez aussi des sacrifices ;
„ Le pere de la treille éprouve tour à tour
„ L'ivresse du nectar et celle de l'amour. „

Il dit et présenta sa coupe pétillante
Aux mains de Cléonis et de sa jeune amante.

Et leur lèvre amoureuse effleura la liqueur.
Les convives joyeux redisaient tous en Chœur :

« O Bacchus, qu'il est doux de savourer l'ivresse
« Dans la coupe où s'enivre une jeune maîtresse ! »

Au milieu de ce Chant, échappée un instant,
Lydie est revenue auprès de son amant.
Quel changement soudain ! La gaze transparente
Dessine maintenant sa taille ravissante :

Des fleurs sur ces habits paraissent voltiger,
Et le satin brillant revêt son pied léger.
Les danses commencaient : la cythare sonore,
La flute bocagère, aux jeux de Terpsichore,
Sous un dais de feuillage et des festons de fleurs,
Des folâtres amans guident les joyeux chœurs.
Loin d'eux on a banni l'embarras et la crainte ;
Les jeux, les ris malins s'y mêlent sans contrainte,
Avec les doux propos, les entretiens d'amour.
Mais Lydie au milieu de sa joyeuse cour,
Fixe les yeux, ainsi que Vénus à Cythère.
Sa bonde vif et presser son pied fuit sur la terre ;

Il dessine vingt pas mollement cadencés
Fleurs légères que les vents sur les fleurs balancés :
Dans son bras arrondi la volupté s'enlace ;
L'œil de son jeune amant s'attachait à la grâce,
Il ne voyait plus qu'elle : élancé sur son pas,
Cléonice dévorait tant de grâce et d'appas.

Couple heureux ! prolongez ces danses fugitives :
Le plaisir servira des voluptés plus vives.
Croyez en les avis du vieillard de Cos :
Tous près des voluptés, redoutez le repos.

Hâtez vous, l'heure approche où l'épouse nouvelle .....

Déjà son tendre époux, Cléonis est près d'elle.

Il entoure son flanc de son bras amoureux ;

Il presse le moment qui doit combler ses vœux.

O Sensive Lydie, il faudrait savoir lire

Dans son œil enflammé tout ce qu'il n'ose dire :

" Ces regards importuns nous suivront-ils toujours !

" Fuyons ces froids témoins et tout ce vain concours.

" Les amants, tu le sais, chérissent le mystère ;

" Ne pourrai-je aujourd'hui te trouver solitaire,

" Retrouver mon amante et ces baisers secrets

" Qui n'avaient pour témoin que les sombres forêts ? "

Il dit et sur Sa part de Sa main caressante
L'attira doucement incertaine et tremblante,
Cédant et résistant à Ses tendres efforts.
Ils échappent : l'amour les a poussés dehors.

Lydie alors : prenez, ô mes jeunes Compagnes,
" Ces fleurs dont votre main dépouilla les campagnes
" Pour en parer ma tête, en ce jour triomphal.
" Ces fleurs sont de vos fronts l'ornement virginal :
" Epouse, je vous rends votre Sainte parure. "
Puis elle en dépouilla Sa blonde chevelure.

Et soudain Cléonice la pressant dans son bras
Vers le lit nuptial guida ses premiers pas .....
Mais profane, arrêtez ! dans la couche perfide
D'autres mains violeront la pudeur trop timide ;
La pudeur vous exile, et vous ne verrez pas
De sa robe tombante échapper ses appas,
Et couvrir sa ceinture, et son sein élastique
Libre enfin, repousser une simple tunique.
Modérez cependant vos transports impatients ;
Une main diligente abrège vos tourments .....
L'exil cesse : il s'élance et l'alcôve profonde
Du lit de son amante a limité le monde.

"

"

Son amante ! elle était immobile et sans voix.

Par la crainte et l'amour combattue à la fois,

Elle aurait voulu fuir : Mais la tendre peureuse

De sa captivité peut être était heureuse.

" Quels Songes, chère amante, ont obscurci tes yeux ?

" Va, c'est de ce beau jour l'instant le moins Sérieux ;

" Reprends ton front riant, Renonce à tes alarmes.....

„ O blanche Néophyte ! O Vierge aux doux charmes !

„ Jeune fille échappée aux mains de la pudeur,

„ Ton refuge est en moi, sous mes bras, sur mon cœur ;

„ Ah, puise dans mon Sein la force de Souffrir

„ Ces transports inconnus de l'amour en délire !....

„ Ecoute !.... avant d'entrer dans ce lit nuptial,

„ Reprenez, disais-tu, ce bandeau virginal,

„ Ces fleurs dont votre main para ma chevelure ;

„ O Vierge, reprenez votre Sainte parure. „

# Le Sage.

Le Sage se suffit : et tandis qu'ici bas
Tout change autour de lui, lui seul ne change pas.
Les acclamations de la foule insensée
Jamais d'un bruit flatteur n'éveillent sa pensée :
Car sans cesse agité de mouvements divers,
Il sait que le succès est suivi du revers.
Les cris tumultueux du peuple qui murmure
Sur son cœur effleuré ne font pas de blessure :

Car l'espoir qui pour lui ne s'evanouit jamais
Jusqu'à ce que le revers est suivi du succès.
Le Sage est satisfait, s'il est exempt de crime:
Ce n'est par qu'insensible à la publique estime,
Et remplissant son cœur d'un coupable dédain,
homme, il méprise rien de ce qu'on voit d'humain;
Mais son estime propre est pour lui la première.
Le Sage est confiant; la prudence étrangère
Rarement à ses yeux mérite quelque prix;
Il la consulte alors qu'il reste sans avis.
Le Sage retranché dans son cœur intrépide,
Se fie en sa vertu, sans prendre d'autre guide.

Bien puissant à ses yeux que le Sceptre d'un Roi,
Le Seul amour du bien lui peut ôter son doit,
Il oppose aux tyrans sa noble résistance;
Il te cherit surtout ô fière indépendance,
O mere des talents et des belles Vertus!
Du milieu des mortels esclaves abattus
Se faconnant d'eux même au joug qui les opprime,
C'est par toi qu'il domine, élevé, grand, Sublime!

Envoi.

Brouillard, que tu seras heureux,

Reposant sur son front de rose,

Emprisonnant ses blonds cheveux !

C'est là que le baiser repose,

Mais fugitif et moins heureux.

## Natalie.

O blonde Natalie, ô vierge éblouissante,
Pour tracer ton portrait il faut te voir absente.
Ainsi voilant son front des ombres de la nuit,
Sans offenser nos yeux le firmament nous luit.

Jamais plus pur ivoire et pourpre plus native,

ensemble harmoniant leur couleur primitive,
n'ont au front d'une belle imprimé la fraicheur
Et signalé l'instant de la jeunesse en fleur.
Eclat des premiers ans! riche et tendre étamine!
On dirait un reflet de la splendeur divine.
L'œil en est ébloui: Le regard interdit
Sur son front rayonnant, son sein qui resplendit,
nage et reste égaré dans des flots de lumière.
Ainsi des Paladins se troublait la paupière,
Et tombait sans combat l'inutile courroux
Devant l'écu magique où s'adressaient leurs coups.

Eblouie d'abord, cherissant ma Surprise,
faut-il de Sa beauté faire encor l'analyse ?
Ses yeux étincelans, Si vifs et Si gracieux,
Semblent un paradis, un pur rayon des cieux.
Son beau Sein revêtu d'une ouate éclatante,
Soulève incessamment la gaze transparente.
Là deux globes plus frais que les fleurs du matin
S'arrondissent à part Sous le plus doux Satin,
Globes appetissans que la Santé fleurie
Gonfle amoureusement de jeunesse et de vie,
Sa taille qu'on voudrait entourer de Son bras

Ressort divine encor sous ces divins appas :

On voit sur son beau front, riche et blonde parure

En mille filets d'or briller sa chevelure ;

Enfin son joli pied, court, sec et rondelet,

Glissait avec les vents sur l'herbe qu'il foulait,

Quand je la vis former des danses ravissantes ....

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

Anacreon — ode 4.

La terre boit ; sur sa surface noire
Les arbres tous joyeux passent le temps à boire ;
La vaste mer boit le nectar des airs ;
Le Soleil à son tour boit la pourpre des mers ;
Lui même après, il est bu par la lune.
C'est ainsi, chers amis, que tout boit ici bas !
Seul au milieu de l'ivresse commune
Ne serais-je point fou de ne m'enivrer pas !

Anacréon - ode 16.

Je voudrais chanter tour à tour
Cadmus et les enfans d'Atrée.
Par l'amour ma lyre égarée
Ne sait résonner que l'amour.
En vain j'ai supplié ma lyre,
J'ai prié les nerfs mélodieux ;
En vain ma voix a voulu dire
Alcide et ses travaux glorieux ;

Ma lyre à ces chants étrangers,
Ne résonnait que les amours.
Epargnez moi votre colère ;
Grands héros, honneur de la terre,
Habitans des divins séjours,
Pardonnez ! Sous mes doigts rebelle
Aux seuls amours ma lyre est fidèle
Et ne résonne les seuls amours.

Anacréon - ode 19.

Bacchus en coulant dans mes veines
assoupit le chagrin rongeur ;
Il n'est plus ni soucis ni peines,
dès qu'il s'empare de mon cœur.
Pourquoi s'abuser sur la vie ?
Pourquoi rêver des jours sans fin ?
De mourir je n'ai nulle envie ;
Mourir est pourtant mon destin.

Viens donc, ô liqueur nectarée,

Apaiser ma soif altérée.

La vie est un joyeux festin!

Que l'humeur noire soit noyée

Dans le nectar du beau Lyée.

Mortels, on trouve le bonheur

Au fond des coupes toujours pleines!

Bacchus, en coulant dans nos veines,

Assoupit le chagrin rongeur!

## Roger chez Alcine.

Orlando furioso. Cant. 7 St. 8.

Heureux Vainqueur de l'affreuse Eriphile,
Roger Suivait un Sentier difficile,
Tout rocailleux, étroit et rude accès
D'un monticule entouré de forêts.
La troupe enfin au Sommet parvenue,
Un vaste pré Vint S'offrir à Sa vue;
Sur aussitôt parut un beau palais,

Charmant à voir, comme on n'en vit jamais.

C'est là qu'Alcine avait sa résidence ;

La belle en sort et vers Roger s'avance,

D'un air aisé, de l'air des grands Seigneurs,

Lui fait accueil avec des yeux flatteurs ;

Et le reçoit de manière galante

Parmi sa cour et nombreuse et brillante.

Chacun s'empresse autour de Paladin ;

Ce sont honneurs, révérences sans fin ;

On en aurait moins fait à Dieu lui-même.

Mais c'était peu que la richesse extrême
De ce logis ; de l'aimables habitans,
Du ton gracieux, pleins d'esprit, d'agrémens,
En paraissaient les meilleurs ornemens.
Ils étaient tous de beauté surprenante ;
Déjeine seule était plus ravissante ;
Elle semblait au milieu de sa cour
Ce qu'est au ciel l'astre brillant du jour.

L'art créateur, pour former une belle,
ne prendrait pas un plus parfait modèle.

Ses longs Cheveux paraient un front charmant
De filets d'or noués élégamment ;
Le fin tissu de sa peau délicate
Se composait de Lys et d'écarlate ;
Son front riant et d'Ivoire vêtu,
Se terminait dans l'espace voulu ;
Sous deux arcs noirs finis comme un trait d'apelle
Sont deux Soleils, deux pétillantes prunelles,
Ces yeux dévôts, aux timides regards ;
Les traits d'amour autour d'eux sont épars ;
Le Dieu malin se cache en cet asyle,
On croit l'y voir lancer sa flèche agile.

et dérober tous les cœurs enchaînés,

De ces beaux yeux descend un joli nez,

Nez sans défaut et des mieux dessinés.

Un peu plus bas, comme entre deux vallées,

Est une bouche aux blanches dents perlées;

Un doux corail ouvre et clôt tour à tour

Ce trône frais des baisers de l'amour;

De là sortaient paroles des belles,

mots à dompter les cœurs les plus rebelles;

Là se formait ce suave sourire

Qui sur la terre ouvre le paradis,

Son col gracieux et sa neige transparente;

Neige est aussi sa gorge appétissante :

Pommes d'amour, beaux fruits encore verts,

Allaient, venaient, comme le flot des mers,

Lors qu'au printemps le Zéphyre volage

Livre combats aux ondes du rivage ;

Les autres parts de ce corps ravissant

Sont des secrets pour l'œil le plus perçant ;

Mais à coup sûr ses beautés clandestines

Se modelaient sur les beautés divines

Qu'on pouvait voir, sans nul empêchement.

Bras arrondis, mesurés justement ;

Longuette main, si blanche, si polie

Qu'on n'y peut voir une veine en saillie ;
Petit pied vif, court, sec et cendelet,
Tel est enfin son portrait au complet.
Ajoutez y ce doux air angélique
Que ne pouvait dérober sa tunique,
Charme divin sur elle répandu !

Tout autour d'elle un piège était tendu :
Ses pas légers, son parler, son sourire,
Sa douce voix, tout est fait pour séduire.
Le bon Roger tout d'abord y fut pris ;

Ce n'est merveille, et je n'en suis surprise ;

Alcine était pour lui si bienveillante !

« Il faut, dit-il, il faut qu'Astolphe mente,

« Je ne veux croire à son triste récit ;

« La haine aveugle a dicté ce qu'il dit ;

« La trahison, la noire perfidie,

« ne se pourraient trouver en compagnie

« De si beaux yeux et d'un si doux sourire. »

Adieu Beauté dont il fut tant épris !

Alcine seule est dans son cœur parjure.

Un arc magique en guérit la blessure,

En traits de flamme y grave un autre amour;

Et Bradamante en a fui sans retour . . . . . .

Le bon Roger inconstant et volage!

Non, ce d'amour n'était pas son ouvrage;

Le crime en fut à l'art des enchanteurs.

D'un grand festin on lui fit les honneurs

Le Luth, la harpe, et la cythare antique

Formaient concerts et plaisante musique:

L'air murmurait ces mélodieux concerts;

Vous se mêlaient aux instruments divers ;
Chansons d'amour en disaient les délices,
Les doux plaisirs et les cruels supplices ;
Contes piquans et vers harmonieux
Divertissaient les convives joyeux.

Mais le festin fit bientôt place aux jeux,
Jeux à conter des secrets à l'oreille :
Ce qui servit mal amans à merveille ;
Car leurs secrets ce furent leurs amours,
Et l'on conclut ces amoureux discours,

En arrêtant, et par faveur Suprême,
Un rendez-vous pour cette nuit là même.
Le jeu cessa, plus tôt qu'on ne logit
S'était Coutume aux hôtes réunis.
Sages armés de torches lumineuses,
Font fuir au loin les ombres ténébreuses.
Et le Cortège accompagne Roger
Jusqu'à Son lit fait d'un duvet léger,
Dans une chambre et propre et bien parée,
Chambre de choix tout exprès préparée.
Puis on offrit encore au Paladin
Fruits délicieux, confitures, bon vin,

Et Chacun fuit se coucher en silence,

En lui faisant salut et révérence.

Le lit souillé et de fleurs tout semé

Reçut Roger dans le lin parfumé,

L'oreille au guet, écoutant dans l'attente

S'il entendait la belle revenante.

Au moindre bruit s'imaginant la voir,

Il soulevait, tout palpitant d'espoir,

Sa pauvre tête ardente de délire.

Il croit ouïr, n'ouït rien, et soupire.

Parfois il sort, élancé de son lit,

Ouvre la porte, et n'y voit que la nuit,

Combien de fois son ardeur impatiente

Maudissait l'heure à s'écouler trop lente!

Il se disait: Alcine en ce moment,

Alcine sort de son appartement;

Puis il comptait, en faisant sentinelle,

Chacun des pas qui le séparaient d'elle.

Souvent il trouve un obstacle imprévu

Entre sa main et le fruit défendu:

Il se prédit mille mésaventures,

Et son esprit se perd en conjectures.

Mais déja prêts aux amoureux combats,
Olcine avait embaumé ses appas.
Elle attendait en silence, immobile,
Qu'en son palais tout reposât tranquille;
L'instant venu, par un secret chemin,
Elle arriva devers le Saladin
Tout agité de crainte et d'espérance,
Et se plaignant de sa trop longue absence.

A peine il vit cet astre de beauté,
Riant Soleil, percer l'obscurité,

qu'il s'élança, hors de lui, sans haleine,

Comme embrasé d'une flamme soudaine.

Tel le salpêtre, au sein des noirs volcans,

Bouillonne, éclate et déchire leurs flancs.

Un océan de délices profondes

L'engloutissait tout entier sous ses ondes,

Sous les plaisirs, les beautés, les appas.

Il la saisit, l'enlève dans ses bras,

Et n'attend pas, dans sa bouillante audace,

Qu'elle ait quitté l'habit qui l'embarrasse.

Elle arrivait sans robe ni corset,

Et n'ayant rien qu'un léger mantelet
qu'elle a jeté de façon négligente
Sur sa chemise et fine et transparente.
Lorsque Roger la pressa sur son sein,
Le mantelet l'abandonna soudain;
Et son beau corps sous la gaze légère,
Semblait des lys et des roses sous verre.

Ivres d'amour, tendrement embrassés,
Ils s'étreignaient de leurs bras enlacés:
nœud moins étroit unit le lierre au chêne.

Ils recueillaient dans leur brulante haleine
parfums plus doux que la myrrhe et l'encens
dont l'arabie embaume au loin ses champs.
Mais racontez tous ces plaisirs charmans;
~~[illegible]~~
En savourant cet amoureux délire,
~~[illegible]~~.
N'aviez vous pas deux langues pour le dire. (1)

Ces rendez vous dans la chambre secrets,
sont ignorés des hôtes du palais;
N'en parlent-ils, du moins, en gens discrets.
Bien rarement on a tort de se taire;

(1) Del gran piacer che avean lor dicer tocca;
Che spesso avean più d'una lingua in bocca.
La délicatesse de notre langue, ~~[illegible]~~ n'admettrait guère la traduction littérale

Le plus souvent c'est Berte Salutaire.

Au bon Roger cet malin courtisan

font tout accueil et gracieux compliment;

Chacun l'honore et devant lui s'incline.

Ainsi le veut son amoureuse Reine.

Tous les plaisirs étaient dans ce Logis;

Pour chacun d'eux c'étaient nouveaux habits,

nouveau costume et toilettes nouvelles.

C'étaient festins et fêtes continuelles;

Luttes, combats, spectacles délicieux,

Et chœurs de danse et bains voluptueux.

Tantôt assis à l'ombre des collines,
Près des ruisseaux aux ondes argentines,
Ils se lisaient vieux contes amoureux.
Tantôt ils vont dans les vallons ombreux,
Avec leur meute aux perfides narines,
Des fols faisans blottis dans les épines
Précipiter l'essor tumultueux;
Porter la guerre à maint lièvre peureux;
Dresser des lacs aux tourdes passagères,
Parmi les fruits des buissons solitaires;
Ou d'autres fois, dans les rians ruisseaux,
Troubler la paix des habitans des eaux.

Ainsi Roger menait joyeuse vie,
Loin des combats que son courage oublie ;
Tandis que Charle et le brave Agramant
Donnaient carrière à leur ressentiment.

## L'Italie.

O Sol aimé des cieux, rivage d'Ausonie,
O terre des héros des arts et du génie !
Combien j'aime à rêver tes décombres sacrés,
Ces monuments vainqueurs des âges conjurés,
Et tes vieux souvenirs de ta splendeur passée
Et tes âges récents qui t'ont recommencée :

Quel Spectacle de gloire et d'honneur confondus !
Là les Siècles nouveaux et ceux qui ne sont plus
Proclament du milieu des ruines prophétiques
Les modernes grands noms et les grands noms antiques
Brillant tour à la fois d'un éclat immortel.
Ces murs qui vont parler sont peints par Raphaël ;
Plus loin, c'est Sarthénope et le grand Asyle
Qui écoutant Son chantre elle prête à Virgile ;
Le fier triomphateur de vingt peuples divers,
Et Pétrarque obtenant la palme des beaux vers,
Montent d'un pas égal au roc du Capitole ;
Cicéron au forum tonne par la parole ;

Et le Tasse amoureux de la fille des Rois,
à la jeune princesse attentive à sa voix,
Sous les verts orangers des jardins de Ferrare
Lit ces vers enflammés d'un amour qui l'égare.
Ô Sol aimé des Cieux, lancé parmi les mers,
Ainsi qu'un phare immense au sein de l'Univers,
Pour réfléchir au loin et verser la lumière
Sur les peuples assis autour de l'onde amère;
Des mortels attentifs à tes destins glorieux
Tu devais éblouir incessamment les yeux.

Quand Rome eut succombé; quand ce colosse immense

Au peuple qu'il foulait rendit l'indépendance
Et du monde entombé, laissa tomber les fers,
Eut cessé de dicter des lois à l'univers.
Enfin il respira de Salonique épouvante
Et contempla sans peur ta grandeur expirante.
On ne vit plus les rois sans sceptre et sans honneur
Se traîner sur les pas des orgueilleux vainqueurs,
Misérables jouets des pompes triomphales !
Plus de riches tributs, de dépouilles royales,
Pour parer le fronton de ces temples fameux
Qu'habitaient au forum les héros et les dieux ;
Plus de trésors conquis, de vases de porphyre,

Arrachés du milieu des ruines de Palmyre ;

Plus de parfums précieux, plus de brillants tissus ;

Plus d'or pour admirer Verrès ou Lucullus ;

Les Grecs n'envoyaient plus aux fêtes des Dieux

Les chefs-d'œuvre des arts qui décoraient leurs villes ;

Les Captifs, par la honte eppriant un revers,

Ne s'entr'égorgeaient plus dans les Cirques déserts,

Pour feindre à leurs vainqueurs les combats sanguinaires ;

Rome enfin libérait Cent peuples tributaires !

L'héritage du monde échappait de ses mains ;

Et le jour où ce gouffre ouvert par le destins

Eut cessé d'engloutir ces richesses immenses,

Ce jour là Rome entière et ses magnificences
S'effaçaient comme une ombre : Et l'on crut un instant
Ses destins éternels rentrés dans le néant ;
Ce jour, on crut passés les siècles de miracles ;.....
Le grand drame accompli, ce fut d'autres spectacles.
Une Vierge parut brillant à son réveil
D'une fraîcheur nouvelle empruntée au sommeil ;
Le monde salua la moderne Italie.

On avait vu naguère, aux confins de l'Asie
Rome tomber encor : le colosse aux abois,

Dans Byzance expira pour la dernière fois.
Mahomet sur ses pas traînant l'Asie entière,
Renversa sans effort un César débonnaire,
Et du sceptre arraché de ses bras impuissants
Arma la main de fer de ses farouches Sultans:
Les cruels! ils devaient dévorer leur conquête!
Ils devaient immoler la Grèce à leur prophète!
Les turbans d'Ismaël errants sur les remparts,
Les barbares soldats sur les créneaux épars,
Et le crin des coursiers que la brise balance
Parmi les croissants d'or arboré dans Byzance,
Les minarets d'Asie élancés dans les cieux,

Signalent tout à coup le musulman à Dieux.
Ainsi lors que la peste et ses poisons subtiles
Ont filtré sourdement dans le sein de nos villes,
Le linceuil du trépas dans les airs déployé
Signalent sa présence aux peuples effrayés.

Que étaient-ils devenus ces longs siècles de gloire
Que Constantin jadis ouvrit par la victoire,
Où Byzance, du monde attirant les regards,
Se pouvait dire aussi la ville des Césars!
C'en est fait; à l'aspect du barbare en furie

les Grecs ont déserté leur Byzance chérie.

Exilés de cultes, errants parmi les mers,

Au rivage ausonien qui leur donna des fers,

Illustres Suppliants, ils cherchent un asyle.

Les Beaux-arts poursuivis par le Turc imbécile,

les Sciences leurs Sœurs, les Sublimes Talents,

Proscrits par le prophète, odieux aux Musulmans,

Avec les fugitifs descendaient sur la plage.

Hâtez vous, abordez, vieux enfans de Pélage!

Amenez les Beaux-arts sur vos pas révérés,

Les Sciences leurs Sœurs et les talents sacrés.

Pour étonner encor le monde qui t'oublie,

Reçois les dans ton sein, ô moderne Italie !
Ils fixeront chez toi leur culte respecté ;
Ils seront le doux prix de l'hospitalité.

Et soudain les beaux arts sur le sol d'ausonie
Prenaient un prompt essor vers leur nouvelle vie ;
Les sciences leurs sœurs et les talents sacrés
D'un souffle créateur paraissaient inspirés.
La terre du génie à leur feu retrempée,
Aux barbares du nord est enfin échappée ;
Cependant qu'à Bysance, un stupide tyran

Armé par Ismaël du glaive et du Coran,
Répand sur ces beaux lieux la mort et le Silence,
Le Stérile esclavage, et la Sombre ignorance.

La tiare était alors au front d'un Médicis:
Ce fut, au Vatican, le fameux Léon Dix.
Nom immortel, tous deux consacrés par l'histoire!
Un Seul aurait suffi pour assurer sa gloire.
L'ame ce temps d'ignorance, âge d'or des abus,
Où les pouvoirs bravaient tous les droits méconnus;
Léon ne fut puissant au Sein de l'Italie.

Que pour lui rendre encor sa couronne flétrie
À savoir accouraient les savans, les docteurs,
Les poëtes divins, les puissans orateurs,
Les rivaux de Phidias, ces hardis Prométhées
Qui dispensent la vie aux pierres enchantées,
Les héritiers d'Apelle au pinceau pur et frais,
Ceux qui parmi les airs suspendent nos palais,
Ceux dont l'art mélodieux sait charmer les oreilles;
Tous ceux dont les travaux enfantent des merveilles;
Tous les mortels fameux, honneur du genre humain,
Accouraient à la voix du pontife romain.

Ô Sol aimé des cieux ! que de cités brillantes
Élevent sur ton sein leurs têtes rayonnantes !
Déca, illustra à jamais par l'étude des lois,
Fait entendre à Padoue une éloquente voix ;
Deux souverains rivaux, protecteurs des lumières,
Du grand Jurisconsulte ouvrent soudain des chaires ;
Et le monde étonné vit deux puissans états
Pour un docteur en loix préparer des combats.
Plus loin, c'est Médicis et la belle Florence :
Machiavel y conduit l'histoire et l'éloquence ;
Machiavel ! ne fut-il qu'un autre dévorant

De l'enfer élancé sur le monde sanglant ?

Ou bien, formant les rois au despotisme impie,

Lorsqu'il leur enseignait l'art de la tyrannie,

Minait-il des tyrans le règne détesté ?

Servait-il en secret la Sainte Liberté ?.....

À Ferrare, au milieu d'une élégante cour,

Arioste va chanter les dames et l'amour,

Les fureurs de Roland, et la belle Angélique,

Et les hauts faits du temps où les flots de l'Afrique

Apportaient sur leurs pas de leur chef Agramant

Les maures compagnons de son destin errant.

À Parme, le Corrège au dôme des cathédrales

Attache pour jamais des fresques sans rivales,
Rome a son Michel ange, et lui seul a compris
Rome antique couchée au milieu des débris;
C'est elle qui respire au dôme de Saint Pierre;
C'est là qu'est aujourd'hui sa grandeur toute entière.
Michel Ange saisit de sa puissante main
Et foula dans ces murs le fantôme Romain.

Cependant des anciens le culte recommence.
Les glorieux fugitifs exilés de Bysance,
Réchauffaient dans leur sein la docte antiquité,

Cher et précieux dépôt dans leur fuite emporté.
Les trésors harmonieux de la langue d'Homère
Arrachés à l'oubli se montraient à la terre.
Tel le Soleil perçant les nuages entrouverts,
Vainqueur de la tempête, inonde encor les airs.
Ainsi reparaissaient les livres de la Grèce
Pour éclairer le monde et polir sa rudesse.
Les érudits vivant dans les âges passés,
Rassemblaient pieusement leurs lambeaux dispersés;
Leur main multipliait les textes séculaires
Relégués dans la poudre au fond des monastères,
Et rendait l'existence aux anciens manuscrits

Dont l'or des médicis était le faible prix.

Immortels écrivains que l'univers admire,
Quel fut donc sans cet temps votre nouvel empire !
De vos concitoyens autrefois vos écrits
Enflammaient-ils ainsi les généreux esprits ?
Les bourgeois de Milan, de Parme ou de Modène,
Devenus citoyens de Corinthe ou d'Athène,
De cette Rome encor présente à leurs regards,
Adoptaient son langage et ses mœurs et ses arts,
Sa liberté peut-être..... Un glorieux fanatique,

Rienzi naguère, avait rêvé la république ;
Mais ce grand homme, alors, pour faire des Romains,
ne trouva sur sa part qu'un peuple d'assassins ;
Lui même, il succomba sous le stylet d'un traître.
Au siècle de Léon, ces romains serfs d'un prêtre,
Dans leurs pompes du moins imitaient leurs ayeux :
Ils célébraient encor leurs fêtes et leurs jeux.
Absente si longtemps, la sombre Melpomène
Pour la première fois reparut sur la scène ;
Et le peuple ému d'un spectacle si beau
Admirait en pleurant ce prodige nouveau.
Crissin la ramenait ; son génie énergique

Evoquait du tombeau la tragédie antique.
Vers les Siècles passés dont ils étaient épris
Une ardeur délirante emportait les esprits :
Sur ses rives chéries Rome un jour égarée
Se crut comme autrefois puissante et révérée ;
Revêtu de la toge, un laurier à la main,
Médicis prit le nom de Citoyen Romain.
Le grand homme percé d'une lettre imaginaire,
Suivit aveuglément sa pompeuse Chimère ;
Et nouveau Citoyen de la ville de Mars,
Il la fit assister aux fêtes de César.
Au pied du Capitole, un immense théâtre

Reçus les flots pressés de la foule idolâtre :
Plaute y vint de son temps censurer les travers,
Et les rires bouffons accueillaient ses vieux vers ;
Durant deux jours entiers de transports frénétiques,
Tout un peuple applaudit à ses tableaux comiques.
Plus loin, les jeux du cirque, et ceux du champ de Mars,
Le stade, et l'hippodrome où s'élançaient les chars,
L'arène où combattaient les tigres du Numide,
Repaissaient tour à tour l'œil de ce peuple avide.
Il était tout Romain : si Mars de ses lauriers
Alors eut ombragé leur fronte encor guerrière,
C'était le peuple-roi qui venait de renaître,

Plus grand, plus magnanime, et plus glorieux peut être ;
C'était ce peuple Roi, maître de l'univers
Idolatrant les arts, les lettres et les vers
Tous ces dons si précieux, ornemens de la vie,
Sans qui nos jours seraient des jours de l'éthargie.

Mais Rome avait perdu ses aigles victorieux ;
L'aigle Romain s'était égaré dans les cieux,
Quand la terre manquait à ses vastes conquêtes :
Et la jeune Italie au milieu de ses fêtes,
Sans aigles, sans guerriers, va doter l'univers
De mondes inconnus par ses fils découverts.

Colomb enfant de Gênes, Amérie de Florence,

Cabot à qui Venise a donné la naissance,

bravant les flots d'Atlas couvrés sous leurs vaisseaux,

avaient donné leurs noms à ces mondes nouveaux.

Un éclair du génie, un instinct prophétique

leur avait dès longtemps révélé l'amérique;

Inquiets, il la cherchaient sur des flots inconnus:

„ Un jour, un jour encor, vous ne chercherez plus

„ des climats reculés que le ciel me révèle, „

disait le grand Colomb au matelot rebelle.

Le jour fuit et leurs yeux n'ont pas vu ces climats.

„ Demain vous les verrez „ — „ Nous ne les verrons pas,

« En Espagne ! » Ô Colomb, leur fureur se ranime !
Colomb ! que faire ? ils vont t'engloutir dans l'abyme !
Le grand homme était sourd aux cris de ces pervers ;
Debout, près de la poupe, et penché sur les mers,
Tout palpitant d'espoir, semblable à la prêtresse
Succombant sous le dieu qui l'agite et l'oppresse,
Son regard dévorait au loin l'immensité :
« De la voix ! de la voix ! » le rebelle irrité
ne voyait que les cieux et la pourpre de l'onde.
« Colomb, ô compagnons, respire un nouveau monde.....
« Suspendez un instant..... Le voici, mes amis !
Et leurs yeux découvraient le rivage promis ;

Un monde était conquis à la terre agrandie.

Ô Sol aimé des cieux ! ô brillante Italie !
Tant de gloire et d'éclat nous t'as par mérité
Un bien plus cher encor, la Sainte Liberté !
Voir grandir sous ses lois les jeunes Républiques
Nous se couvre partout le Sein des Amériques.
Toi même, autemps glorieux où tes hardis Génois
Cherchaient ces beaux climats échappés à nos Rois,
Toi même connaissais la Liberté Chérie.
Venise l'adorait avec idolatrie ;

à Gênes, à Florence, elle assurait les droits
De deux peuples puissants par elle et par les lois.
Le vain orgueil des grands, les odieux privilèges,
La blessaient quelquefois d'atteintes sacrilèges ;
Leur impur alliage altérait sa beauté ;
Mais du moins les tyrans de leur souffle infecté
N'avaient pas desséché les fleurs de sa couronne.
Aujourd'hui, tous les Rois chancelants sur leur trône,
D'une voix unanime ont juré son trépas :
Inutiles Serments ! ils ne la tueront pas.
Naguère, au pied des monts, lorsqu'elle allait éclore,
Et quand Naples déjà saluait son aurore,

L'héritier travesti des Empereurs Romains
Pour étouffer le monstre envoya ses Germains.
O Sainte Liberté qui fuis devant leurs armes,
Les peuples, en partant, tu recueillis leurs larmes!
Ils t'embrassaient les pieds..... Reviens, Reviens un jour,
Plus brillante et plus belle éprouver leur amour.
O glorieuse Italie! espère encore! Espère!
La Sainte Liberté fait le tour de la terre.

Naïs.

Naïs, Charme des yeux! je ne Dépeindrai pas
Ta beauté Séduisante et ton Riguant appas;
J'ai moins vu ta beauté que ta grace légère,
Ton front toujour brillant d'une gaité Sincère,
Ce regard enchanteur qui d'abord me Sourit,
Ce parler embelli des graces de l'esprit.
Voilà quelle est Naïs. à Son aimable Vue,

L'allégresse autour d'elle est soudain répandue ;
Au sourire joyeux tous les fronts sont ouverts :
Un jour pur et serein semble inonder les airs.

Je l'ai vue effleurant de ses danses agiles
Les parquets opulens, couverts de chœurs mobiles.
Son joli pied m'était vingt pas entrelacés,
Plus légers que les vents sur les fleurs balancés.

J'ai vu ses doigts errer sur la harpe sonore,

pareils à des boutons qui vont bientôt éclore.
Et ta main fugitive ! et ton bras argenté !
Grands Dieux, comme elle irait de grâce et de beauté !
Oui, sur ce bras charmant, mon esprit en délire,
a vu, n'en doutez pas, errer le doux sourire,
ainsi que dans tes yeux qu'il habite à jamais,
sur ta bouche de rose, et sur l'albâtre frais
de ton sein, où l'on voit entrouverte pour éclore
les lys étincelants de la seizième aurore.
Ainsi, Naïs, en toi tout rit, tout est gracieux !
J'ai dit vrai, quand d'abord tu t'offris à mes yeux ;
l'Olympe te forma dans ce jour de clémence,

Où l'univers Serein attendait la naissance
De la jeune immortelle adorée à Sapho :
Radieuse, elle Sortait de l'écume des flots,
Et pendant que les Dieux étonnés à sa vue,
D'un Sourire flatteur accueillaient sa venue,
Sur leur lèvre aussitôt, les Grâces et l'Amour
Saisirent ce Sourire, pour t'en donner le jour.

Horace. ode 7. liv. 2.

## à Licinius

Crois moi, cher Licinius, si tu veux vivre heureux,
Du sein de l'océan où gronde le naufrage
Garde toi de pousser ton esquif hasardeux ;
Mais crains aussi l'écueil caché sous le rivage.

heureux qui sait chérir la médiocrité,

Qui vit tranquille, exempt de crainte et de désespoir,

Loin du toit misérable où gît la pauvreté,

Loin des palais fastueux enviés à l'opulence!

Les hautes pins ébranlés par les autans furieux,

Succombent: Voir les tours abaisser dans la poudre

Leur front précipité qui menaçait les cieux;

Voir les monts orgueilleux sillonnés par la foudre.

Ami, le Sage espère, au milieu des revers,
Et craint, dans les Succès, la fortune Contraire.
Rien n'est Stable ici bas : les informes hyvers
Sont ôtés tour à tour et rendus à la terre.

C'est ainsi que le Sort, aujourd'hui menaçant,
Plus propice demain, reviendra te Sourire.
Apollon ne tend pas toujours Son arc d'argent ;
Quelque fois du Sommeil il rappelle Satyre.

Au fort de la tempête arme toi d'un grand cœur ;
Oppose aux coups du sort un courage intrépide.
Les orages passés, s'il souffle un vent meilleur,
Abaisse prudemment ta voile trop rapide.

Horace : ode 8, liv 2.

à Quinctius.

Qu'importent le Cantabre et les combats du Scythe ?
La mer mugit entre eux et nous :
Sans songer aux projets que l'ennemi médite,
Méprisons son vain courroux.

Peu nous suffit : renonce à tes vaines chimères.
Jeunesse aux pieds légers s'enfuit ;
Et chassée à l'aspect des fronts sexagénaires,
La troupe des amours la suit.

Adieu beauté riante ! adieu sommeil facile !
Ainsi change l'éclat des fleurs :
Ainsi Phébé varie, en sa course tranquille,
Son visage aux pales couleurs.

Des Secrets éternels pour nous impénétrables

Pourquoi te fatiguer en vain !

Viens plutôt reposer sous ces pins vénérables,

Ou près du Platane voisin.

Là, couchés au hasard, et couronnés de Rose ;

Parfumons de nard d'Assyrien

Nos cheveux que blanchit la Vieillesse morose ;

Et buvons, sans songer à rien.

C'est Bacchus, cher ami, qui dissipe la peine !

Il chasse le chagrin rongeur !

Prenez ce vieux Falerne, et dans l'onde prochaine

Calmez sa généreuse ardeur !

horace ode 11. liv 2.

à Posthume.

Hélas, vois de nos ans la course fugitive,
Posthume! La vertu que tu chéris en vain,
Ne saurait repousser la vieillesse tardive
Ni la mort suspendant son indomptable main.

Verait-tu, pour flechir sa colère barbare,

Immoler chaque jour cent taureaux à Pluton

Qui des replis affreux des ondes du Ténare

Environne Septfoi l'immonde Geryon ;

Il te faudra passer ces ondes menaçantes ;

Loi commune à nous tous, habitans d'ici bas,

Que le Sceptre repose entre nos mains puissantes,

Ou qu'humbles laboureurs, le Soc suive nos pas.

En vain Virgile nous loin des hasards de la guerre ;
Loin des flots en courroux grondant au sein des mers ;
En vain, pendant l'automne à la Santé contraire,
Nous aurons craint les vents précurseurs des hyvers ;

Il faudra visiter le bord du noir Cocyte
Qui roule en cent détours ses flots sourds et dormants,
Le triste Danaüs, et sa race maudite,
Et Sisyphe Eolide, et ses affreux tourments ;

Il faut quitter la terre, et ta maison chérie,
Et l'épouse qui fut si chère à ton amour,
Et la jeune forêt que tes mains ont nourrie :
Les noirs cyprès suivront seuls leur maître d'un jour.

Ton héritier boira ces vins de tes vendanges
Enfermés sous cent clefs au fond de tes caveaux ;
Et d'un nectar versé pour les dieux tutélaires
Teindra dans ton palais les marbres de Paros.

Horace. ode 4. liv. 2.

à Septime.

Septime, nous verrons le cantabre indompté,
Voyageur tour-à-tour aux colonnes d'Alcide,
Et le rivage inhabité
Où grondent les flots du Numide.

Puisse Tibur fondé par un colon d'Argos,
Prêter à mes vieux jours ses tranquilles ombrages !
Puissé-je y trouver le repos,
Loin de la guerre et des voyages !

Doux Galèse aux troupeaux de Noire revêtus,
Et vous, champs où regna le Laconien Thalante ;
Si je fais des vœux superflus,
Vous fixerez ma course errante.

Nul coin de l'univers ne rit plus à mes yeux.
Là le miel est plus doux que sur le mont hymette;
Vénafre et ses vergers fameux
n'ont rien qu'à Tibur je regrette.

Là, sont de longs printemps et de tièdes hyvers:
La vigne que ma main sur le coteau gouverne,
Y nourrit sous les pampres verts
Un nectar rival du Falerne.

Ce Séjour du bonheur nous appelle tous deux ;

C'est là qu'un jour, ma cendre à peine refroidie,

Tu mettras tes plus pieux

Que tu dois à mon ombre amie.

Horace. ode 3. liv 2.

à Dellius.

Oppose aux coups du sort un cœur toujours égal,
Ô Dellius! Sache aussi dans le bien que t'envoie,
Tout à l'heure habitant du Séjour infernal,
Réprimer les transports d'une insolente joie;

Que tu Sois poursuivi par le chagrin rongeur,
Ou qu'un jour Solennel couché dans la prairie,
exempt de noir Souci, tu trouves le bonheur
Dans l'urne que les ans à Falerne ont murie.

Soit le blanc peuplier et le pin audacieux
Se plaire à marier leur ombre hospitalière;
Parmi les cent detours de Son lit laborieux,
L'onde fuit à leurs pieds d'une course légère.

Fais porter en ce lieu le nectar de Chios,

Ton parfum et ces fleurs de la rose éphémère;

Pendant qu'il est permis par la noire Atropos,

Et qu'à tes vœux encor la fortune est prospère.

Cet asyle arrosé par le libre ruisseau d'or,

Ce bord où tes aïeux ont donné la naissance,

Il faudra le quitter; et ton riche trésor

D'un avide héritier grossira l'opulence.

Issu du fondateur des remparts de Pallas,
ou plebéïen sans toit, obscur et misérable,
Ton ombre ira frapper aux portes du trépas,
Victime dévouée au goufre impitoyable.

Une invisible main y pousse tout mortel;
Dans l'urne du destin sans repos agitée,
Tôt ou tard sonne l'heure où l'exil éternel
Appelle sans retour notre ombre épouvantée.

## Le reveil de la Grèce.

Au Sein de Parthénope, errante et Sans asyle,
La liberté fuyait devant l'aigle germain ;
S'éloignant à regret du tombeau de Virgile,
Sur le berceau d'Homère elle étendit la main,
En criant : liberté ! Les échos du Parnasse
Répéterent Soudain : Liberté ! Liberté !
Un peuple Se leve, redoutable, indompté ;

Vit la jeune Déesse, et vola sur sa trace.

Il s'élança des monts où durant trois centenaires
Il avait dérobé sa vie à son tyran ;
C'est là qu'à l'abri de leur rage,
Voisin des cieux, et loin des Musulmans,
Il vivait libre au sein de l'esclavage.

Il s'élança des rocs battus par le naufrage,
Où le pirate agile abrite ses vaisseaux ;

C'est là que l'Hellénie avait caché ses braves :
Brigands des vastes mers, plutôt que vils esclaves,
Sans maîtres au milieu des eaux,
Sur leurs barques vagabondes plus promptes que la tempête,
Ces fiers enfants d'Hellé ne courbaient pas la tête.
Souvent, non loin des tours où veillait l'Osmanlis
Enveloppé dans les ténèbres,
Lorsque l'astre des nuits sur le fer des Spahis
Reflétait ses clartés funèbres ;
Au fond des rochers caverneux,
Ces hardis brigands des abîmes,
Devenus des héros sublimes

S'entretenaient de leurs ayeux.

Ces cœurs indépendans répudiaient leurs Crimes

Pour pleurer la patrie et le sort des Proscrits:

Ils conspiraient leur Délivrance,

Et de la liberté préparaient les combats,

Libres en pensée par avance.

Chœur.

" Salut, salut nobles cités!

" Sacrés murs bâtis par nos peres!

" Des Vengeurs vous sont suscités;

" Combattez les tyrans sanguinaires! "

Les Klephtes.

„ Fils d'Ali, voici les Giaours !
„ Tremblez, colombes du Prophète,
„ Du haut du Pinde et du Taygète
„ Voici descendre les vautours ! „

Les Pirates.

„ Voici les braves des orages,
„ Dont le front n'a jamais pâli !
„ Leurs pas ébranlent le rivage.
„ Voici les Giaours, fils d'Ali ! „

Chœur.

„ Sacrés murs bâtis par nos pères,

» Devant leur fils déshérités

» Tombent les tyrans sanguinaires !

» Des vengeurs vous sont suscités ! »

De ces cris généreux vingt cités retentirent !

Des héros des vieux jours les mânes frémissants

Au fond de leurs tombeaux un instant tressaillirent,

Réveillés à la voix de leurs fiers descendants.

Ô Grèce tu renais plus belle,

Et rajeunie au signal des combats.

Refleurissez, Lauriers de l'Eurotas,

Pour les Vengeurs de Jaquerelle,

Pour de nouveaux Léonidas !

Grands Dieux ! que la fête de Sang vont payer la victoire

Et les couronner de martyrs !

Peuples, s'il vous faut mourir

Pour l'indépendance et la gloire,

Apprenez qu'à ce prix il faut les conquérir.

Déjà les Grecs à la belle Crinière

Ont préparé leur bras et leur colère ;

L'antique Labarum de leurs derniers Césars

Flotte au milieu des bataillons épars ;

On lit sur ces Saints étendards

Ces mots gravés dans la langue d'Homère :

« Revenez portant vos drapeaux,

« Sinon, portés dans leurs lambeaux. »

Sparte, ce fut jadis la sévère Chérie

Inscrite au bouclier de ses jeunes Soldats.

Ces trois-cents, immolés d'avance à la patrie,

Avaient ainsi juré leur immortel trépas.

Infortunés ! aucun dans les bras de ses frères

Porté sur son rond bouclier,

Ne revint au sein de ses pères

Dormir à l'ombre d'un laurier.

Fécondés si longtemps par le sang des victimes,
Les champs de Marathon vomissaient des héros ;
La terre s'ébranlait : ces héros magnanimes
En sortaient tout armés sous les pas des bourreaux.
Voyez vous s'agiter ces phalanges mobiles
De guerriers semblables aux dieux,
Semblables aux trois cents des vieilles Thermopyles
Que la jeune Hellade a vu renaître en eux ;
Cependant que la croix apparaît dans la nue,
Au mât des bricks légers sur le lin suspendue !
Un peuple, le premier jadis dans l'univers,

Redemandait son rang en abjurant ses fers.

Longtemps il combattit aux regards de la terre.
Les peuples assistaient à ces sanglans débats ;
Pour le salut d'un peuple frère
Ils priaient le Dieu des combats.

Mais les rois n'eurent pas un regard pour la Grèce ;
Ismaël put en paix égorger ses Chrétiens.
« L'Europe, disait-il, soutiendra leur détresse ;
« Mais ses rois, mes soldats, seront avec les miens. »

"

Tu diras tes exploits et ta lente agonie,

Ô Grèce infortunée ; ô terre des héros !

Il n'appartient qu'à ton génie

De chanter tes glorieux travaux,

Ton génie et tes arts. Sortis de la victoire

Aux Siècles à venir raconteront ta gloire,

Vivante dans les traits du marbre respirant,

Sur les toiles patriotiques,

Et dans ces hymnes homériques

Répétés tour à tour par le Rhapsode errant.

alors retentiront dans les Chants populaires
tant de grands noms promis à l'immortalité,
tant de vaillans guerriers immolés pour leurs frères
sur l'autel de la Liberté !

O Peuples vous courrez aux fêtes d'Olympie ;
Pindare y chantera ; ses hymnes mélodieux
Chanteront les vainqueurs de l'Ottomanlie impie ;
Il chantera les dons des Dieux ;
Prêtez, prêtez l'oreille au mélodieux Pindare !
O Peuples partagez le transport qui l'égare
Chantez en chœur la Grèce et ses Vengeurs glorieux.

"

"

" Ô Grèce, tu renais plus belle

" Et libre enfin au sortir des combats.

" Refleurissez Lauriers de L'Eurotas

" Pour les vengeurs de Saquerelle

" Pour de nouveaux Léonidas ! "

# Zulmé.

Zulmé comptait quinze ans : c'était le matin des Roses.
Souvent vous avez vu ces fleurs à peine écloses,
Au Soleil du printemps qui grandit sans leur aire
Tournez avec amour leurs boutons entrouverts :
L'astre majestueux du haut de son empire
Préside à leur naissance et paraît leur sourire,
Cependant qu'échauffé à son sein pénétrant

Leur pourpre se déploie en rubis d'Orient.
Ainsi Zulmé semblait, à peine épanouie,
Exhaler la fraîcheur du matin de la vie :
Qu'elle était ravissante, ignorant sa beauté,
Inspirant sans dessein la tendre volupté !

Tel qu'on les voit au front de la blanche génisse
Dont les amans cornus s'élancent dans la lice,
Ses yeux fendus au loin, les plus beaux que jamais
On ait vu réfléchir les couleurs du Cyprès,
Les arcs de ses sourcils, sa chevelure noire

Sur son front éclatant ressortaient dans l'ivoire :
Contraste merveilleux des tendres lys en fleur
Et d'un brillant ébène avivant leur blancheur !!
Ainsi l'on nous dépeint ces beautés orientales
Que le serail enchaine à des amours brutales.
Le soleil enflammé qui dora leurs attraits
A marqué leurs beaux yeux et leurs cheveux de jais,
Cependant qu'à l'abri d'un odieux esclavage
La neige blanchissante inonde leur visage.
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
"

"

Julmé, quand on verra votre seizième aurore
Unir tous ces attraits adolescents encore,
Et votre jeune sein qui va s'arrondissant
Palpiter à l'étroit sous le lin bondissant,
Alors, belle Julmé, vous serez sans rivale;
Alors vous recevrez la palme triomphale.

# L'éloquence.

L'éloquence, de l'homme atteste la grandeur.
Honneur à l'éloquence et gloire à l'orateur !

Voyez le gouverneur de l'océan populaire :
Impassible, il s'assied dans sa haute atmosphère,
Comme un dieu supérieur aux choses d'ici-bas :
Il émeut le vulgaire et lui, ne s'émeut pas.

Il suit les passions que son discours déchaîne ;
Observe leur progrès, les retient, les entraîne,
Les arrête soudain, les précipite encor,
Dirige les esprits et conduit leur essor :
Calculant de son art la puissance magique,
Insinuant d'abord, puis sévère, énergique ;
Toujours maître de lui, maître de son discours
Dont il embrasse au loin et règle tout le cours.
Admirable pouvoir ! noble et glorieux empire !
Sublime orateur, qu'il est beau de bien dire !

Tout cède à l'éloquence, et ce pouvoir glorieux

est peut être le seul avoué par les Cieux.

Le Ciel n'a-t-il pas fait les hommes raisonnables,

indépendans entr'eux, tous égaux, tous semblables ?

Quel maître pourrait donc me commander jamais,

Qui voudrait m'imposer un pouvoir que je hais,

Si par son éloquence ébranlé et vaincu,

Ma raison à savoir ne s'est d'abord rendue !

C'est la conviction qui doit seule obéir:

Le premier Roi qu'un peuple ait jamais pu souffrir

Fut sans glaive et sans feu un orateur habile.

Tel fut les orateurs, souverains dans leur Ville,

Tous puissans sur le peuple, avaient entre leurs mains
Les destins éternels des Grecs et des Romains.
Ils gouvernaient l'état, vrais rois de républiques ;
Quel Sceptre pour régner vaudrait les Philippiques !
Périclès au milieu de ses concitoyens
Parlant dans l'Agora, fixait les Athéniens ;
Et le peuple inconstant, si léger, si frivole,
Se laissait captiver par sa noble parole.
Démosthène accusait leur coupables froideurs,
Et pour la gloire encor faisait battre leurs cœurs :
L'horreur de l'étranger, l'amour de la patrie
S'éveillaient à sa voix dans leur âme flétrie ;

Ils résolvaient la guerre, et c'était l'orateur
Qui les avait enfin poussés au champ d'honneur.
De la place, ils couraient aux Lecons du Portique
Aux jardins d'Académe, où la Sagesse antique
Parlait d'or, par la voix de Son divin Platon.
Les orateurs étaient les Dieux du Panthéon.

A Rome, l'éloquence eut aussi Ses miracles :
Les orateurs, du peuple y furent les Oracles.
Sans doute il fut glorieux de défendre Son droit,
De Venger Son offense et le mepris des Lois,

Au milieu du Forum de la ville éternelle,
Debout sur la tribune antique et solennelle
Que paraient les débris des vaisseaux ennemis,
Retentissante au loin dans l'univers soumis !
Là s'élançait Gracchus armé des lois agraires,
Déchaînant sur les grands les fureurs populaires,
Dénonçant l'avarice et ses trésors honteux
Au peuple affamé qui combattait pour eux.
Au Sénat l'éloquence avait une autre scène :
C'est là que revêtu de la grandeur romaine,
L'orateur dominait sur un congrès de Rois,
Sur le maître du monde attentifs à sa voix.

C'est là que Cicéron, père de la patrie,

Accourait la sauver des complots d'un impie ;

Celui qui dénonçait Catilina, Verrès,

Des peuples asservis reglait les intérêts ;

Ses harangues étaient et donnaient des couronnes,

Pour les préteurs Romains Colonisaient les trônes ;

De rapides vaisseaux couvraient soudain les mers,

Rendaient la paix au monde, embrassaient l'univers.

Ces beaux jours ne sont plus : dès longtemps l'éloquence

A perdu parmi nous cette toute puissance.

Quand la force usurpa l'empire des talents ;
Quand du sein de la guerre il s'éleva des grands
Pour nous infoder aux droits de la naissance ;
Lors que les citoyens, opprimés en silence,
N'eurent plus ni forum, ni tribune au Sénat ;
Lors qu'ils furent comptés comme rien dans l'état ;
Quand le monde soumis à des lois despotiques,
Courbé sous les tyrans, pleura les républiques ;
L'éloquence périt avec la liberté.
Le genre humain sembla dans sa course arrêté ;
Soudain à ses regards s'éclipsa la lumière ;
La nuit couvrit au loin la face de la terre,

Et les peuples, dans l'ombre, égorgés et trahis
Repaissaient de leur sang des maîtres ennemis.
Mais les temps ont sonné l'heure de la vengeance ;
O mon pays, c'est toi, noble et glorieuse France,
Qui d'abord nous rendis à notre dignité ;
L'éloquence revint, avec la liberté,
Plus belle que jamais, ardente et toute armée.

Elle parut alors, si longtemps comprimée,
Eclater au milieu de ses nobles combats,
Comme un foudre vengeur tombant avec fracas.

Mirabeau, débordé par son âme énergique,
reconnut le Forum et la Tribune antique ;
ardent, il s'en saisit. Impétueux orateur !
Audacieux Tribun ! torrent dévastateur,
son passage devait purger le sol immonde
où nos lois allaient croître et grandir dans le monde.
Vergniaud, Cazalès, cent autres sur leur pas
sauvaient la liberté de nos sanglants débats.
Mais un homme apparut, guerrier, orateur même,
il l'eut été s'il n'eut préféré le diadème.
Ce grand homme sans doute aveuglé par le sort,
tourna contre nos droits son sacrilège effort ;

Le Palme de la gloire il couronnait nos têtes ;
Jusqu'aux bornes du monde il poussait nos conquêtes ;
Trompés, et nous croyant maîtres de l'univers,
Nous même avions un maître et nous portions des fers.
La liberté périt sous une main traîtresse ;
La république vit se flétrir sa jeunesse ;
L'empire profana son beau front virginal,
Et jeta son cadavre à l'aigle impérial :
La tribune muette, au despote vendue,
De sa gloire première était alors déchue.
La liberté revint, lorsqu'enfin nos soldats
Qu'avaient auparavant décimés les frimats

Durent abandonner l'empire de la terre,
Quand il fallut céder devant l'Europe entière,
Devant Vingt Rois ligués depuis les flots d'Atlas
Jusqu'aux Sommets glacés des Kamménoi-Poyas :
Rappelant ses vieux Rois au Sceptre héréditaire,
Le peuple limita leur puissance première,
Réconcilia le trône avec la Liberté,
Et Stipula sa part de Souveraineté.
Le pouvoir divisé trouva son équilibre
entre le roi, les grands, et la nation libre.
Tu respiras ô France et la tribune encor
para ton noble front d'un double rameau d'or.

Accourez, Orateurs, dans la glorieuse arène.
Ce pacte solennel, objet de tant de haine,
Que le trône a juré, mais que ses sujets aiment
Des traîtres, vont tenter de ravir au pays,
Ce pacte est menacé par leurs complots infâmes;
C'est lui qu'il faut sauver de ces coupables trames.
Replongez au néant le spectre du passé
Qui se lève hideux, par nos lois fracassé.
Pourrons-ils arracher des mains de notre France
Le fruit de vingt cinq ans de guerre et de souffrance,

Rever encor des temps qui ne reviendront plus
Et restaurer ainsi le règne des abus ?

« Non s'écria Jordan, dans sa noble colère,
« Ainsi que la Vertu courageux et Sévère. »

« Non, Non s'écria Foy, de courroux transporté,
« Intrépide et bouillant comme la Liberté. »

Tous les deux épuisés en combattant pour elle
Jusqu'au dernier soupir ont vengé sa querelle.
Et toi qui la portais vivante dans ton cœur,

Son orateur Chéri, Son constant Défenseur,

Ô toi qui l'adorais avec idolatrie,

Ainsi qu'une maîtresse au printemps de la vie, [a.]

Ô grand Foy! qu'elle est belle en ton noble discours!

C'est là qu'elle revêt ses plus brillans atours,

Et ses habits de fête et ses fleurs odorantes

Qui parfument au loin ses traces fécondantes.

Qu'elle aimait à parler ce langage harmonieux

Chevaleresque et fier, noblement audacieux,

Où passent les élans de ton âme héroïque,

a. « Il (Napoléon) aimait la guerre avec délire, comme on aime une maîtresse au printemps de la vie. » Foy: guerre de la péninsule.

Ces éclairs dévorans, cette flamme électrique,

Ce feu de l'éloquence et ces nobles ardeurs

Dont ta parole encore embrâserait nos cœurs!

La tribune a tué cette âme généreuse;

Sa voix qui dominait l'assemblée orageuse,

Qui surmontait leurs cris, dans ce sublime effort

S'est éteinte .... ô douleur! impitoyable mort!

Il s'est brisé ce cœur trop étroit pour son âme,

Trop plein pour contenir sa dévorante flamme!

Ainsi le noir salpêtre éclate, et rompt soudain

Les débris dispersés de sa prison d'airain.

L'orateur citoyen fut pleuré par la France.

Il laissa des rivaux de sa mâle éloquence ;
Mais ce don n'a brillé que chez des orateurs
Tous citoyens aussi, tous ardens protecteurs
Des droits, des libertés, des vœux de la patrie :
La seule indépendance enfante le génie.

Avant que l'éloquence eut à fonder nos droits
Et qu'elle importunât les oreilles des rois ;
Lorsque l'ordre du prince était la loi commune ;
Quand le pays encor n'avait pas sa tribune ;
L'éloquence sans nous sampara du barreau

Et dans les parlemens, de son astre nouveau
Sur la France étendait l'influence propice.
Sa voix y défendait les lois et la justice,
Le faible et l'opprimé, le plaideur sans appui
Contre un seigneur puissant et plus homme que lui,
Et la vierge abusée, innocente victime
Qu'un séducteur de cour entraînait dans l'abîme;
Ces malheureux qu'on vit à l'effort des bourreaux
De leur corps déchiré disputer les lambeaux,
Expirant à l'avance au milieu des tortures
Des forfaits dont peut-être ils avaient les mains pures.
L'éloquence essayant ainsi d'autres combats,

Comme à Rome, au barreau faisait ses premiers pas :
Bientôt à la tribune elle apparut en armes.

Le barreau quelquetemps muet dans nos alarmes,
ne reprit son éclat qu'au retour de la paix,
Lorsque la liberté nous rendit ses bienfaits ;
Lorsque la France, enfin respirant de la guerre
Resta par les beaux arts Reine encor de la terre,
Quand le peuple puissant se vit représenté,
La parole devint un pouvoir redouté ;
La gloire et le succès promis à l'éloquence

Sont de ses longs travaux la juste récompense ;
La gloire et le Succès enfantent le grand nom ;
L'espoir du Consulat fait seul son Cicéron.
Lors qu'on peut être encor Consul par la parole,
Le barreau du grand art est la glorieuse école ;
Tous y sont descendus ; cent courageux rivaux
Marchent vers leur espoir par des sentiers nouveaux.
Aujourd'hui, le barreau n'est plus cette humble Scène
De nos débats privés étroite et sombre arène ;
Naguère il s'est ouvert à de plus grands procès ;
Notre France y débat ses plus chers intérêts,
Ses destins à venir, ses principes de vie,

Tous les droits protecteurs promis à la patrie.
La presse y vient chercher contre ses oppresseurs
Un asyle inviolable et d'ardens défenseurs.
Souvent elle a trompé leur puissante égide
Des armes de la nuit l'effort liberticide ;
De la pensée en vain ces ténébreux tyrans
Voudraient sous leurs bâillons étouffer les élans ;
La presse aux mille voix centuple la pensée ;
Des fers du pouvoir trop souvent menacée,
Le front voilé, les yeux baignés de pleurs amers,
Si la liberté voit ses bras chargés de fers,
L'éloquence flétrit les attentats horribles

Qui plongent dans les fers les citoyens paisibles.
Faut-il des magistrats provoquer les arrêts
Contre un ordre fameux proscrit par nos décrets,
Qui brave encor nos lois, qui veut dans sa démence
Au pontife de Rome inféoder la France,
L'orateur du barreau fait tentar au néant
Cet hydre envahisseur et toujours renaissant
Que depuis Cinquante ans en vain la foudre écrase.
Le peuple cependant, dans ce brillant gymnase
Où le barreau défend ses intérêts vitaux,
applaudit l'éloquence et suit ses longs travaux,
nomme ses orateurs, les signale d'avance;

Et lors qu'il a connu leur amour pour la France,
Quand Leur voix a longtemps combattu les abus,
Il les porte glorieux au rang de Ses élus.

Poésie, art divin, doux charme des oreilles !
Non, tu n'enfantes pas de semblables merveilles.

Les deux couleurs par excellence.

## Le blanc

Voyez se jouer dans la brise
Ou flottent ses cheveux épars
La jeune et folle Cydalise,
La vierge aux tant doux regards.
Son teint si délicat, si tendre,
Est frappé des vents du matin :

Un lait pur paraît se répandre

Sur ce frais tissu de Satin.

## La Rose.

C'est elle encor sur la colline !

Quel vif et subit incarnat

Enflamme sa joue argentine

Et semble en redoubler l'éclat ?

Elle a gravi en montant rapidement,

Plus légère que les Sylphides :

Et tout brûlant de son essor,

Son front ému reflète encor

Les rubis de l'arc des orages ;

Semblable à l'ouate des nuages

Où se réfrange un rayon d'or.

Fragment.

---

Si brillante d'abord et Si vite flétrie,

La beauté quelquefois apparaît à nos yeux ;

Les belles Sont les fleurs du jardin de la vie

Cachant à nos regards Ses buissons épineux ;

Elles Sont des mortels le bonheur et la gloire.

Moi même j'en ai vu, j'en ai dépeint plusieurs,

Et plusieurs fois mes Vers Chantés à leur mémoire

ont voulu s'animer de leurs fraîches couleurs.

Là je les reverrai dans leur seizième aurore,

Quand le temps de son aile aura marqué leurs traits.

Que ne puis-je les peindre et les rêver encore !

Mais plus ne chanterai les belles désormais.

Adieu, monde peuplé de leurs ombres légères,

Ô monde poétique, univers enchanté,

Où mes vers poursuivaient les trompeuses chimères

Les spectres de la gloire et de la liberté,

Vains de vers mélodieux pour parer ma pensée :

En vain d'autres loisirs reviendraient quelque jour

Placer encor ma lyre entre mes mains glacées ;

Les hymnes mélodieux auront fui sans retour.

Art divin qu'il fallait cultiver sans partage,

O doux plaisir des Vers et des rêves brillans

Vous j'aimais à bercer les loisirs du jeune âge,

Jeune encor, je vous quitte, avant le froid des ans.

---

# La Grèce libre.

I.

Sur les beaux lieux où fut la Grèce
Ismaël étendait son bras ;
Dans les flots sacrés de Permesse
Il plongeait ses impurs soldats ;
Les adorateurs des idoles
Sur les antiques Acropoles
Arboraient leur croissant

Les Grecs flétris par la conquête,
Chaque année achetaient leur tête
Au prix des tributs et du sang.

II.

Flots noirs d'où Vénus est sortie,
Dont le cristal paisible et frais
Des Vierges de Cephallénie
Recevait les jeunes attraits,
Où sont ces Naïades errantes
Parmi vos ondes caressantes ?
Le flot noir gémit silencieux :
Au lit des tyrans enchaînées

Ces Vierges qu'ils ont profanées
Vont peupler leur Serail d'Houris.

III.

Le Chef Sacré de la prière,
Grégoire, d'Jesus à Mahomet,
Tomba Sous leur main meurtrière,
martyr que le ciel reclamait.
Sa dépouille encor palpitante
Erra dans la fange Sanglante,
aux regards d'un peuple assassin.
Dans l'onde ils cachèrent leur crime;
l'onde revomit la victime

aux bords effrayés de l'Euxin.

IV.

Grand Dieu, le chef de la prière
Sur le sable gît sans honneur,
Triste jouet de l'onde amère !
Les flots s'en soulèvent d'horreur ;
L'infidèle en fuit d'épouvante.....
Fuyez !... La Grèce frémissante
Abjure et foule aux pieds son fer.
Le serment des fils de Pélage
Retentit au loin sur la plage

Et sur l'azur des vastes mers.

V.

Et déja ces mers résonnantes
Se courbaient sous leurs noirs vaisseaux
enfans des îles blanchissantes
Reposant autour de Naxos,
Soudain, sous sa jeune bannière
Se rangeait la hellade entière;
Et les guerriers thessaliens
armés du mousquet homicide,
Et les Klephtes au pied rapide

Descendus des monts Acrocéraunes.

VI.

Un Satrape au tyran rebelle,
Le cruel et farouche Ali,
avait armé pour sa querelle
les fils belliqueux de Souli.
Souli ! les conquérans Tartares
ont apporté ces noms barbares
sur ces rivages harmonieux.
Sur l'arrêt du Dieu des batailles
déchirant leurs propres entrailles,

Ces troupes se dévorèrent entr'eux.

VII.

Le vieux tigre dans son repaire
Les glaçant encor de terreur,
Ali, rugissant de colère,
Succomba sous le plomb vengeur.
Mais la Grèce à sa voix armée,
Sous la cendre enfin ranimée,
Poursuivit ses nobles combats.
Belle ainsi qu'une tendre amante,
La liberté jeune et riante

Enivrait d'amour ses Soldats.

VIII.

Bobolina, pour la patrie,
Faible femme, affrontait les mers;
Le ciel, ainsi qu'une furie
S'attachait au flanc des pervers.
Du haut d'un brulot téméraire
Canaris lançait le tonnerre
Sur leurs Vaisseaux épouvantés;
Marcos et ses frères de gloire
Vont couronner de la victoire

Saraient les rempart des cités.

IX.

Missolunghi sur son rivage
honorait ta tombe, ô Marcos!
Tu ne vis pas l'affreux orage
formé par ses vaillans héros
renverser sur eux leur murailles
et leur vomir les funérailles.
Et toi, Byron, que le Destin
ravit à la Grèce adoptive,
près Marcos couché sur la rive,

Au moins, tu n'as pas vu leur fin.

## X.

Réjouis-toi, Syrie antique !
Cochrane apparaît sur l'Hellas
Présent de la jeune Amérique,
Pour sauver les murs de Sallas.
Sallas ! une autre providence,
Fabvier vaillant fils de la France
Était alors au Parthénon,
Il improvisait des Hellènes,
Et la délivrance d'Athènes

allait éterniser son nom.

XI.

Vain espoir ! l'airain Sacrilège
Tonne sur ces vieux monuments ;
Les débris que Fabvier protège
N'auront vécu que trois mille ans.
Le canon de l'ottoman gronde ;
Athènes s'efface du monde
Avant les jours de Liberté.
Par les boulets de l'infidèle
De son antique citadelle

Le dernier roc est emporté !

XII.

Ah, c'est du moins leur dernier crime !
Nos vœux sont enfin écoutés
Et les rois ont fermé l'abîme
Où l'Enfer engloutissait les cités.
Les rois ne sont plus nos complices ;
Plus de meurtres ni de supplices !
Non plus de sang pour nos Bacchus !
Cessez vos hymnes triomphales ;
Pour vos horribles Saturnales

La Grèce n'a plus de Rajahs.

XIII.

Ô Grecs respirez du carnage !
Voici venir la Liberté.

Ressaisissez votre héritage
Par les barbares dévasté.

Jouet de leur rage cruelle,
La Grèce est encore assez belle,
C'est la terre de vos ayeux !

S'il fallut payer la victoire,
Pour l'indépendance et la gloire

Le Sangne fut par trop précieux.

XIV.

Luttant contre un empire immense,
Sauvre, Si longtemps Sans appui,
Mais Voulant Son indépendance,
La Hellade est Libre aujourd'hui.
C'est le Dieu fort qui la relève :
Le Dieu fort nous remet Son glaive
Pour résister à L'oppresseur ;
Lui même, de Ses mains puissantes
Attache aux frégates tonnantes
Les Culotte du pauvre pêcheur.

Emilie.

– Génoise, d'entre vous montrez moi la plus belle,
– La plus aimable aussi ; sans me tromper c'est elle.
– Voilà son front ouvert qui sourit sans effort
– Et m'invite soudain à son facile abord.
– Voilà son port gracieux, sa démarche légère
– Qu'un caprice charmant précipite ou modère,
Sa taille qu'on voudrait presser dans ses dix doigts,

Chef d'œuvre d'élégance et de grâce à la fois,
Se balance au hazard sur sa croupe mouvante,
Par son mol abandon encor plus ravissante.
Les pommes de son sein, beaux fruits encore amers
Vont, viennent, comme l'onde au rivage des mers.
Son col est blanche neige et sur sa joue unie
Aux rubis purpurins la neige se marie.
Sa bouche au pur corail est un vrai nid d'amours:
Les parolettes d'or et les courtois discours
S'en échappent au son d'une voix pénétrante,
~~Parmi les doux parfums d'une haleine [illegible]~~.
~~Son nez légèrement relevé vers les cieux~~,

~~[illegible]~~

Ses beaux yeux ! qui dira leur prunelle parlante,

~~Où se peint son humeur bizarre, mais charmante;~~

Leur vif et doux regard qui trahit au dehors

Cette âme la plus belle, hôte du plus beau corps ?

De blonds cheveux mêlés d'une teinte d'ébène

Couronnent tant d'attraits que je décris à peine.

Ce serait bien Cypris, mais trop vieille est Cypris.

C'est Alcine et les traits dont Roger fut épris ;

Alcine enchanteresse ; et non pas enchanteuse,

Sans autre talisman que sa beauté radieuse.

Ravissement !

Dieux puissans, qu'elle est belle !

Sur son front la grâce étincelle ;

Et partout l'amour a tendu

Ses pièges dorés autour d'elle.

Ah, si vous aviez vu !

Quelle aimable folie
Sur ce beau front épanouie,
Et dans son parler ingénu
En piquante discours réfléchie !
Ah, si vous aviez vu !

Son regard, il dévore :
Il brule celui qui l'implore :
C'est un trait de feu descendu
Des lieux où resplendit l'aurore.
Ah si vous aviez vu !

D'amours douces nichées
Aux coins de sa bouche cachées,
Dans un baiser pris et rendu
Fondraient vos âmes détachées.
Ah, si vous aviez vu!

Nez au vent, nez de rose,
~~[illegible]~~
vrai trône où l'amour se repose
~~[illegible]~~;
lorsqu'en son vol il s'est perdu.
~~[illegible]~~
onc ne fut si charmante chose!
~~[illegible]~~.

Ah, si vous aviez vu!

Sous ce nez à caprice

Plein de grâce et de malice

Soliman jadis aurait bu,

Et le Mufti dirait l'office.

Ah, si vous aviez vu !

Sous les gazes discrètes

Se cachent des beautés secrètes

Qu'Argus ne saurait entrevoir,

Mais comme les autres parfaites.

Ah, si vous pouviez voir ! (1)

(1) non potria l'altre parti veder Argo,
Ben si può giudicar che corrisponde
a quel che appar di fuor quel che s'asconde.
(Orlando furioso - Cant. 7. St. 14)

~~Epitre~~

Suite.

Je voudrais Chanter ma patrie,

Célébrer la gloire et les arts :

Je ne sais Chanter que Emilie.

" C'est la belle aux doux regards.

Pour aussi, Liberté Chérie,

En vain vous réclamez mes vœux :

Je ne sais chanter qu'Emilie,

" C'est la belle aux blonds cheveux.

Ma voix, même aux dieux qu'elle oublie

N'adresse plus d'hymne divin ;

Je ne sais chanter qu'Emilie,

" C'est la belle au parler fin.

Sans éveiller mon Luth impie
Le guerrier tombe au champ d'honneur :
Je ne sais Chanter qu'Emilie,
" C'est la belle à belle humeur.

Luth harmonieux, je t'en supplie
Chantons..... Sous mes doigts irrités
Il ne résonne que l'Emilie.
" C'est la belle aux cent beautés.

Chant d'Harmodius et d'Aristogiton.

„ Je porterai mon glaive entouré de feuillage,
„ Comme ont fait Harmodius et Aristogiton,
„ Pour frapper le tyran et briser l'esclavage,
„ Dans les fêtes d'Athène, au mois Thargélion „

Vous bienheureux Vous habitez les îles,
Avec Diomède au Casque d'or,

avec Achille aux pieds agiles,

Chers Harmodius, vous respirez encor.

« Je sortirai mon glaive entouré de feuillage,
« Comme ont fait Harmodius et Aristogiton,
« Pour frapper le tyran et briser l'esclavage
« Pour les fêtes d'Athène, au mois Thargélion. »

Soit donc votre gloire immortelle,
Car nous sommes libres par vous,
Et dans la fête solennelle
Le tyran tomba sous vos coups.